Bureau météorologique.

Washington, 28 mars — Indications pour la Louisiane—Temps beau; plus chaud; vents frais du nord.

Les travaux de la rue de Chartres et leurs conséquences.

Il s'opère en ce moment, dans la rue de Chartres, de grands et utiles travaux qui attirent vivement l'attentiou publique, et nous devons constater, à l'honneur de ceux qui les ont entrepris, qu'ils se poursuivent avec une rapidité étonnante. Dans quelques jours, tout sera terminé. Il ne restera plus qu'a recouvrir tout cela d'un pavage qui soit digne du sous-sol.

Ils ont enfin disparu, ces abominables blocs de pierre, mal équarris, mal joints, qui étaient d'effroyables nids à poussière et faisaient la terreur des voituriers. Puisque nous voici lancés à fond de train sur la route du progrès, ne nous arrêtous pas en si beau chemin.

Nous avons souvent entendu des habitants de la rue de Chartres soupirer après un pavage en asphalte. L'occasion se présente à eux de se le procurer à bon marché. Qu'ils la saisissent avec empressement. Que peut-il leur en coûter? Une souscription presque insignifiante, qui donnera à leurs propriétés une plus-value énorme.

Donc, nous demandons le pavage en asphalte de la rue de Chartres, de Canal à St-Louis, pour le moins, et, puisqu'on y est, de Canal à la Cathédrale, à la Place Jackson, la plus belle place, quoi qu'on en dise, qu'il y ait aux Etats-Unis. C'est le moment de nous montrer; ne nous dérobons pas. Nous n'aurons, plus tard, qu'à nous en louer.

La People's Homestead Association.

La meilleure des politiques, même en affaires—surtout en affaires, pourrions-nous dire—c'est encore l'honnêteté. Il n'y en a pas de meilleure preuve que la prospérité véritablement étonnante de la Compagnie du Homestead du Peuple (People's Homestead Association.)

Organisée le 14 septembre 1882, avec un actif misérable qui semblait devoir la condamner à se traîner misérablement dans la gêne, elle a pris, dans une période de 16 ans à peine, un essor prodigieux.

Dix-huit mois après sa création, en mars 1884, elle avait déjà un actif de $28,929.50. Au 1er mars 1889, c'est-à-dire cinq ans après, elle était à la tête d'un actif de $384,320. En 1894, cet actif s'élevait à $542,335, et enfin, il a atteint aujourd'hui le chiffre étonnant de $657,610.

L'association du "People's Homestead" possède maintenant cinq cent cinquante (550) résidences valant un million et demi, $1,500,000.

Quelle est la cause de cette prodigieuse prospérité? Tout simplement l'honnêteté de son administration; puis la prudence, l'esprit judicieux qui ont dirigé tous ses actes. C'est là ce que lui a valu la confiance de toute la communauté.

Nous ne pouvons qu'en féliciter sa direction qui est, d'ailleurs, composée des hommes les plus honorables de la Nouvelle-Orléans, dans toutes les classes de la population et dans toutes les branches de l'activité industrielle et commerciale.

Nouvelles Religieuses.

Ainsi que nous l'avons annoncé, deux cérémonies religieuses fort imposantes auront lieu très prochainement, à la Cathédrale St-Louis: la première, le 6 avril, à dix heures, la remise du *Pallium* à l'archevêque Chapelle; la seconde, le 9 avril, à neuf heures et demie, le sacre de l'évêque Rouxel. Les Bulles pontificales ont été reçues hier à la Nouvelle-Orléans.

Le nouvel évêque aura à ses côtés, comme assistants, Monseigneur Montès de Oca, de San Luis Potosi, et Monseigneur Heslin, de Natchez.

Les assistants seront nombreux au sacre du Très Rév. Rouxel, que la population d'origine française tient en si affectueuse estime. On ira saluer avec bonheur l'élévation à l'épiscopat de ce prêtre excellent qui comprend et remplit si bien son ministère, de ce prêtre dont l'humilité, la modestie et la touchante piété ont toujours fait l'admiration de tous.

Le Père Knapp, l'éloquent dominicain, dont la parole est tant admirée, prononcera le discours d'usage.

La cérémonie religieuse sera précédée d'une imposante manifestation que préparent les amis du Rév. Rouxel.

Ils escorteront en grand nombre le nouvel évêque de l'archevêché à la cathédrale en procession; et, s'il est possible, le militaire se joindra au civil dans le cortège pour donner à la manifestation tout l'éclat, toute la pompe que comportera la circonstance.

LA TEMPERATURE.

Nous semblons condamnés, cette année, à des sautes brusques de température qui nous surprennent et nous désorientent tellement que nous ne savons plus où nous en sommes et que nous nous demandons avec inquiétude si nous sommes en hiver ou en été. Il n'est pas rare pour nous, par le temps qui court, de commencer la journée par des chaleurs caniculaires et de la terminer au milieu d'une froidure qui nous rejette brutalement de juillet en décembre.

En fait, avant-hier soir, nous étions rentrés dans nos foyers par une chaleur étouffante, et nous nous sommes réveillés, hier matin, en plein hiver. Comment ne perdrions-nous pas la tramontane, quand le ciel lui-même court la prétentaine et se permet, sans rime ni raison, d'effrayantes bordées du nord au midi et du midi au nord? Quand donc cessera ce dévergondage de la température?

Les pertes des Américains.

Presse Associée.

Washington, 28 mars—Une liste préparée au bureau de l'adjudant général établit que les pertes des Américains aux Philippines, depuis le 4 février, ont été de 157 tués et de 864 blessés.

—:o:—

Retour du Président à Washington.

Presse Associée.

Washington, 28 mars—Le train spécial portant le Président et Mme McKinley, le directeur général des postes Smith et les autres compagnons de voyage de M. McKinley, est arrivé à Washington à cinq heures du soir.

Le sous-secrétaire de la guerre Meikeljohn, le général Corbin et d'autres officiers attendaient les voyageurs à la gare.

ENCORE A PROPOS —DE— L'ALLEMAGNE

A la suite des études publiées sur les conditions d'une entente durable à créer entre la France et l'Allemagne et en même temps qu'elles étaient discutées avec plus ou moins de vivacité par les principaux journaux d'outre-Rhin, je recevais de nombreuses lettres relatives au même objet. Ces lettres m'étaient écrites par de bons Français. On y sent vibrer un ardent patriotisme toujours en éveil, car on ne peut toucher à certains sujets sans que les cœurs patriotes s'émeuvent. Mais, si elles démontrent combien l'opinion est encore ombrageuse et sensible au contact de ces questions, d'autre part elles témoignent du progrès des idées de modération, de prudence, de sagesse.

Deux points demeurent désormais acquis, le premier, c'est qu'on peut maintenant parler de rapprochement avec l'Allemagne sans soulever de protestations; le second, c'est qu'on ne répugnera plus à marcher d'accord avec nos voisins toutes les fois qu'une sage interprétation de nos intérêts le commandera. Nous l'avons déjà fait, mais de mauvaise grâce. C'est avec bonne grâce que nous le ferons désormais.

Quant à ce qui est d'une entente durable en vue d'une direction générale et permanente à imprimer aux affaires internationales, la question n'est pas moins nettement posée. Je la trouve résumée à merveille dans une des lettres dont je viens de parler, signée, celle-là, par un des plus illustres vétérans de la diplomatie française, qui m'interdit de le nommer.

«Vous avez remarquablement posé la question, m'écrit-il. Si l'Allemagne veut sincèrement se réconcilier—elle y a tout intérêt, car alors son souvenir échappera à de grandes difficultés et sera magnifique—il faut qu'elle consente à un arrangement sur notre frontière, en présence de son grand développement dû à l'accroissement de sa population et à son unification.» On ne saurait dire mieux ni davantage, et il n'y a plus de malentendu possible devant des explications si précises et si claires.

Voilà donc les résultats visibles et tangibles de la campagne qu'ont entreprise quelques écrivains qui ne s'y sont jetés qu'avec anxiété et beaucoup de crainte, sans savoir quel accueil serait fait à leur tentative. Le terrain est déblayé. Ils ont pu l'ensemencer. Le grain qu'ils y ont jeté germera, fructifiera, et peut-être va-t-il préparer pour un prochain avenir des récoltes inespérées il y a si peu de temps encore, mais qu'on peut maintenant attendre de nos rapports avec l'Allemagne établis sur des bases mouvantes, résultant de la réciprocité démontrée des bonnes intentions, qui leur avait fait défaut jusqu'ici, au moins dans l'apparence.

Entre les deux pays, il y a aujourd'hui, qu'on ne s'y trompe pas, quelque chose de moins qu'hier et quelque chose de plus. Il y a de moins cette certitude d'irréconciabilité qui faisait d'eux des pays ennemis. Il y a de plus, la conviction que tôt ou tard la communauté des périls et des intérêts les réunira. Ce sont là des éléments d'espérance qu'on ne peut considérer comme négligeables.

Il en est deux autres sur lesquels je m'expliquerai avec la même franchise.

Le premier consiste dans le respect incontestable et démesurément grandi en ces derniers temps qu'inspire à cette heure à l'Allemagne, à l'armée allemande surtout, à ses chefs les plus qualifiés, à l'Empereur lui-même la force militaire de la France.

Quand je parle de sa force militaire, je ne veux pas dire seulement celle de ses effectifs et de ses arguments. J'entends la force morale, celle qui ne peut exister qu'avec une discipline rigoureuse, allègrement acceptée comme une indispensable condition de salut et non moins allègrement observée par les milliers de soldats rangés sous le drapeau. J'ai reçu à cet égard des confidences bien significatives.

Un étranger domicilié à Berlin, qui voit de près toutes choses et sait les apprécier, me disait naguère avec une sincérité que vingt années de relations affectueuses me permettent d'affirmer:

«Ne vous plaignez pas trop de cette misérable affaire Dreyfus. Elle aura eu pour vous autres Français, au moins en Allemagne, des résultats que vous ne pouviez guère espérer et moins encore soupçonner.

«Lorsque les outrages commencèrent à pleuvoir sur notre armée, lorsque se déchaînèrent contre votre état-major tant d'ignobles insultes, il n'y eut qu'un cri dans les cercles militaires allemands:

«—C'est le commencement de la fin, disait-on. Injuriée, calomniée, incessamment provoquée, cette armée va se révolter, bondir d'indignation, s'armer et marcher droit à ses calomniateurs. La guerre civile éclatera. Il y aura conflit, conflit sanglant, et ce que la France conserve encore de vigueur morale s'abîmera dans ces combats fratricides.

«Voilà ce qu'on attendait, ce qu'on espérait peut-être. Mais, craintes ou espérances, ces pronostics sinistres ont été déjoués. Sous la pluie d'ignominies qui souillaient ses uniformes et son drapeau, l'armée obéissant à la voix de ses chefs est restée impassible. Elle a gardé le silence. Dans ses rangs pas une voix ne s'est élevée pour traduire l'exaspération des âmes méconnues et qui se contenaient au prix d'un héroïque effort.

«Quand les Allemands ont vu cela, ils ont dit:

—C'est très beau, c'est très méritoire. Mais ça ne durera pas.

«Ils se trompaient; ça a duré. La discipline est restée victorieuse. Sans avoir à déployer ses rigueurs, par la seule vertu de son ascendant moral, elle a maintenu dans le devoir les chefs et les soldats. C'est alors qu'à la surprise des militaires allemands a succédé le respect.

«Ils ont reconnu qu'une armée nationale capable d'une telle impassibilité, d'une telle résignation devant des outrages immérités, l'était aussi redevenue d'accomplir de grandes choses. Ils ont conçu pour elle une estime plus haute. Estime, respect, tels sont les sentiments qu'inspire aujourd'hui à l'armée allemande l'armée française.»

Je n'insiste pas sur ces constatations de l'exactitude desquelles je ne peux douter.

L'autre élément destiné à faciliter leur entente est dû aux améliorations survenues depuis quelques mois dans la politique extérieure de la France. Si ce n'est du côté de l'Angleterre, et bien que là tout témoigne de la fin de la crise qui a modifié si rapidement l'échiquier international, la France, de quelque côté qu'elle porte ses regards, ne voit plus que des gouvernements et des peuples avec qui elle est en confiance, et dont pas un ne songe à entraver ses vues et sa marche ou à lui créer, en quelque question que ce soit, des difficultés.

Avec l'Italie, la réconciliation est entière. Elle a le caractère de ce qui doit durer. Les discours prononcés au Parlement italien à propos du récent accord commercial ne sont pas moins probants à cet égard que la communauté des vues qu'a mise en lumière la pacification de la Crète.

Il est d'ailleurs une autre preuve moins connue mais non moins certaine de la sincérité du Quirinal. Cette preuve, c'est son attitude au moment des affaires de Fachoda. A cette époque, le gouvernement français a su non par l'Italie, mais de la source la plus sûre, que le cabinet italien, sollicité par l'Angleterre de s'unir à elle en vue des complications qui nous menaçaient a répondu par un refus par et simple. Le fait pourra être contesté car il est de ceux dont les archives diplomatiques ne gardent pas trace; mais il est indéniable. Il permet d'affirmer que nous vivrons désormais avec l'Italie sur le pied de la confiance et de la cordialité.

Avec le Vatican, nos relations sont redevenues ce qu'elles n'auraient pas cessé d'être si nous n'avions mis le Pape en droit de nous demander compte un jour de la manière dont la France exerçait son protectorat en Orient. Cette difficulté est maintenant résolue, non moins que d'autres de moindre importance. Le langage et les actes du Saint-Siège à notre égard témoignent de sa satisfaction actuelle quant aux points litigieux qui troublaient les relations.

Une déclaration formelle du chef de la chrétienté aux Eglises du Levant est venue affirmer qu'à ses yeux la France était en possession du protectorat. On a dit que l'empereur d'Allemagne avait voulu nous en dépouiller. S'il l'a voulu, il y a renoncé. Ce protectorat, les instructions données au nouvel ambassadeur de France à Constantinople sont là pour attester que nous nous en considérons toujours comme bien et dûment investis et que nous n'entendons pas plus nous le laisser prendre que le laisser de nouveau péricliter dans nos mains.

Aux Etats-Unis, nous trouvons dans un redoublement de bonne grâce le prix légitime du zèle qu'a déployé notre ambassadeur pour mettre un terme aux maux de la guerre. Notre intervention nous a valu la reconnaissance de l'Espagne et aura été peut-être le prologue du rapprochement plus étroit dont j'aurais à reparler et qui semble se préparer entre nous et ce noble pays, destiné sans doute, maintenant qu'il est délivré du fardeau de ses colonies, à prendre un essor nouveau.

De ces incontestables dispositions de l'Europe à notre égard et sans parler de la Russie notre alliée, qui, sans doute, n'a pas été étrangère au rétablissement autour de nous d'un courant d'estime, on peut conclure que ce courant existe et que si nous savions enfin être sages au dedans et habiles au dehors, il ne pourrait que s'étendre et s'élargir.

Et cela aussi, non moins que cette force morale de notre armée à laquelle on rend hommage fait réfléchir l'Allemagne et l'entraînera peut-être à penser qu'en présence d'une Angleterre impérialisée et d'une Amérique militarisée, ce ne serait pas trop payer une alliance avec la Russie et la France que de la payer d'une rectification de frontière pour assurer ainsi sur des bases inébranlables la paix universelle.

ERNEST DAUDET.

UNE RELIQUE.

Le musée de l'armée à Paris va recevoir prochainement la caisse sur laquelle le tambour Gonod battit la charge au combat de Montretout. Agé de dix-sept ans en 1870, Pierre Gonod faisait partie du 120e de marche: le 30 novembre, à Chennevières, c'est lui qui courut sous la mitraille relever le général Renault grièvement blessé. Le petit tapin, en emportant le général inanimé, reçut un éclat d'obus dans la gorge.

Quand il revint dans les rangs, tout couvert de sang, le général Ducrot l'embrassa et lui fit remettre la médaille militaire.

A Montretout, les fantassins français frémissants attendaient l'ordre de charger. Le tambour Gonod se mit à battre la charge qui fut répétée par toute la division Vinoy qui partit dans un élan enthousiaste.

—Qui t'a commandé la charge? demanda Vinoy au jeune tambour.

—C'est vous, mon général, répondit le gamin.

—Eh bien! je vais demander qu'on change la couleur de ton ruban jaune!....

Gonod avait ainsi gagné deux fois la médaille; malheureusement les ordres du jour des généraux Vinoy et Ducrot avaient été perdus et l'ancien tambour du 120e ne fut pas autorisé à porter la médaille militaire.

LA Marche en Avant —DES— TROUPES AMERICAINES.

Presse Associée.

Manille, Philippines, 28 mars, neuf heures du soir—Les hommes du génie réparent les ponts, les rebelles n'ayant pas détruit les charpentes en fer.

Des trains apportent constamment des approvisionnements.

Le territoire s'étendant jusqu'à Malolos est uni, avec quelques cours d'eau et quelques bouquets de bois. La jungle a disparu.

Les troupes américaines se mettront en marche au lever du soleil. Chaque homme aura quatre jours de vivres et deux cents cartouches dans sa giberne.

Les Américains espèrent s'emparer de Bokave. C'est une forte position protégée par des cours d'eau.

Les lignes américaines sont actuellement à 1,200 yardes de la gauche de l'armée rebelle. Quelques coups de fusils ont été échangés aujourd'hui.

D'après les rapports, les Américains ont eu vingt hommes tués et soixante et un blessés hier. Le régiment du Dakota a eu dix hommes tués et trente-sept blessés.

D'après les prisonniers aux mains des Américains, les généraux Garcia, Tofreo et Racheco, des lieutenants d'Aguinaldo, se trouvaient hier à l'armée philippine. Ils ont entraîné les hommes à la première démonstration agressive.

Les rebelles ont tenté de franchir la plaine située à l'est du chemin de fer, mais les Américains ont chargé et les ont chassés après quelques coups de fusil. Les Philippins ont laissé plusieurs morts à cet endroit.

Les prisonniers disent que les rebelles sont dégoûtés de la guerre, et que les officiers sont obligés de les pousser à la pointe de l'épée.

Un des plus brillants exploits de la campagne a été la charge du bataillon Howard. Les hommes sont arrivés au pas gymnastique au bord de la rivière et l'ont traversée à la nage, pendant que les balles sifflaient autour d'eux; puis ils se sont élancés sur les tranchées occupées par l'ennemi. Dix hommes ont été tués et onze blessés dans cette charge.

Durant la charge de Maralao plusieurs incidents ont démontré la bravoure des troupes américaines. Quelques Philippins étaient retranchés dans une île de la rivière. Les Américains se sont avancés en triangle, le troisième d'artillerie à la pointe, et les régiments du Kansas et de la Pennsylvanie sur les côtés.

Le colonel Funston a demandé des volontaires pour traverser la rivière. Deux hommes se sont élancés à la nage, sous un feu violent, et ont rapporté des matériaux pour établir un passage.

Le major Bell, de l'état-major du général Mac Arthur, avec la compagnie I du régiment de Pennsylvanie, et le lieutenant Abermathy, avec dix hommes, ont accompli de semblables exploits.

Après avoir hissé le drapeau blanc plusieurs Philippins ont tenté de s'enfuir. Cette tentative leur a coûté la vie.

Dans le cimetière voisin de l'église de Marilao les Américains ont trouvé trente tombes nouvelles.

Les prisonniers creusent les tombes de leurs camarades tués.

De nombreuses huttes ont été brûlées par les habitants. Les Américains ne brûlent aucune bâtisse.

Nos troupes ont capturé quatre Espagnols qui combattaient dans les rangs des Philippins.

Le général McArthur s'est trouvé hier sous un feu violent.

Les prisonniers déclarent qu'Aguinaldo a dit que si les Américains prenaient la capitale il se soumettrait.

Rixe entre matelots américains.

Presse Associée.

Kingston, Jamaïque, 28 mars—Une rixe a éclaté entre des hommes des équipages de la flotte américaine descendus à terre, hier soir, à propos d'une vieille querelle relativement à l'absence du navire-amiral New York à la bataille de Santiago de Cuba.

Des officiers et des agents de police y ont mis un terme au bout de deux heures. Plusieurs hommes ont été légèrement blessés. Green et Armstead, de l'équipage du Texas, ont reçu des blessures graves.

Le premier a les entrailles à l'air, l'autre a reçu deux coups de couteau au côté.

C'est un colosse du nom de Johnson, également de l'équipage du "Texas", qui les a blessés. Johnson est natif de la Jamaïque.

La tranquillité règne aujourd'hui.

Sir Augustus Hemming, gouverneur de la Jamaïque, a reçu ce matin le contre-amiral Sampson.

Le gouverneur s'est, en retour, rendu chez l'amiral au cours de l'après-midi.

—:o:—

Ajournement de la Chambre des Communes.

Presse Associée.

Londres, 28 mars—La Chambre des Communes s'est ajournée aujourd'hui au 10 avril.

AMUSEMENTS.

ST-CHARLES.

Hier soir, salle pleine au St-Charles pour assister à la représentation de "The Inside Track", drame habilement charpenté et remarquablement interprété par la troupe du Col. Hopkins.

On a aussi beaucoup applaudi les étoiles du Vaudeville, Brown, Harrison et Brown. Nous en dirons autant de miss Grace Emmett et des scènes jouées par Al et Mamie Anderson.

THEATRE CRESCENT

Au Crescent, c'est la Black Patti qui attire le public. C'est une chanteuse de rare valeur. Elle est, d'ailleurs, remarquablement entourée par une troupe d'élite, composée d'excellents chanteurs et d'habiles danseurs.

Le voisinage de la Black Patti, dont la réputation est faite depuis longtemps, rendrait impossible tout voisinage insignifiant ou médiocre.

ACADEMIE DE MUSIQUE

La Passion est toujours suivie avec intérêt par le public à l'Académie de Musique. C'est une véritable mine d'or pour la direction et un sujet d'édification pour les spectateurs.

Lundi prochain, dernière représentation de la Passion et de la Vie du Sauveur au bénéfice des Sœurs Dominicaines.

TULANE.

L'excellente et émouvante pièce intitulée "A Lady of Quality", fait fureur au Tulane; il est vrai que le principal rôle est interprété par une artiste d'une valeur exceptionnelle, Miss Eugénie Blair, qui s'est conquis une grande popularité à la Nouvelle-Orléans. La pièce sera jouée toute la semaine, avec matinées mercredi et samedi.

---

achetait l'un de ses bouquets et poussait l'audace jusqu'à lui offrir une consommation.

Le Borgne, à l'autre bout de la salle, était occupé pour l'instant à une très animée partie de manille.

Il se retourna, jugea la situation et d'un imperceptible coup d'œil invita Catiche à accepter l'offre qui lui était faite.

Puis il gronda entre sa mâchoire de bouledogue:

—Une politesse en vaut une autre.... Je m'en vas la lui offrir, moi, à l'homme aux côtelettes.

Quel était-il ce nouveau venu, un domestique?... un employé?.... un homme de cheval?.... A coup sûr pas un jockey, car il était trop bâti en force, trop grand, trop gros.

Il s'était fait servir deux grogs américains, et commençait à porter le sien à ses lèvres quand la partie de manille se terminant, le Borgne se leva et se dirigea vers la table où le nouveau venu se tenait en compagnie de Catiche.

L'homme aux favoris, voyant le Borgne s'approcher, porta vivement son verre à ses lèvres, en absorba le contenu d'une lampée et brisa aussitôt après son verre par terre.

Puis, très tranquillement, il s'adressa au Borgne qui s'était arrêté tout surpris, en lui disant:

—Si vous voulez prendre un verre.... je veux bien vous l'offrir.... mais je m'étais dit que vous ne boiriez pas celui-là.

—Et alors?....

—Alors.... si vous ne voulez pas trinquer.... vous trinquerez tout de même.... Parce que je sais de quoi il retourne, nous allons nous battre, et comme je suis beaucoup plus fort que vous .... c'est vous qui trinquerez...

Des hommes ayant fait mine de s'élancer du fond de la salle:

—A celui qui touche à son couteau et qui bouge, j'envoie une balle entre les deux oreilles.

Et il mettait au clair un joli colt tout luisant.

—Quant à vous, si vous voulez y aller d'une partie de coups de poing.... je suis votre homme.... mais je pense que c'est bien inutile, et je crois que vous feriez bien mieux d'accepter une forte tournée.

Tout cela était débité en bon français, sur un ton très simple, avec une pointe d'accent anglais très prononcée.

Tous les gens de l'acabit du Borgne sont couards et lâches, et ils s'empressent de canner dès qu'ils ne sont pas assurés d'être les plus forts.

—Va pour la tournée, — finit par dire le sinistre gredin, après une seconde d'hésitation.

Et les grogs américains commencèrent à défiler en se succédant avec rapidité.

Mais le Borgne et sa compagne Catiche ne possédaient sans doute pas, au milieu de leurs qualités multiples, la reconnaissance de l'estomac, car tout en causant de choses et d'autres.... le Borgne y était bien pour quelque chose, car au "Soleil de minuit" où il était puissant, rien ne se faisait sans son assentiment, le gaz s'éteignit tout à coup, et la cave se trouva subitement plongée dans la plus profonde obscurité.

Et les consommateurs de marcher sur l'homme aux côtelettes.

Mais la forte voix de celui-ci domina le brouhaha et le tumulte de la bousculade:

—Je le connais aussi, le coup du gaz!.... Je n'ai pas de montre, et vous ne trouverez pas dix francs sur moi.

On était refait.

Un type que cet Anglais.... le type de celui qui la connaît dans les coins. Alors, le gaz étant rallumé, on le laissa tranquille, d'autant que, caché dans l'un de ses favoris, enfermé dans un cure-dent, il sortait un billet de banque, un billet authentique, et offrait à nouveau une tournée générale.

A partir de cet instant, il fut de la maison. Barreau lui-même le prenait sous sa protection, car le patron participait à la consommation d'un volumineux bol de punch.

Après tout, comment se nommait l'inconnu, l'English .... M. Floche, — disait-il, — un drôle de nom, — paraissait un bon zig, et il devait avoir le droit de venir dans la cave tout comme les autres.... Pourquoi donc pas?.....

Ce revirement provenait du Borgne qui venait de taper M. Floche d'un petit louis tout neuf, — la vie est dure, — et qui espérait bien ne pas en rester là avec lui.

L'œil unique du Borgne sondait la physionomie flegmatique de M. Floche.... Et avec Catiche, ce fut à dater de cette mémorable soirée d'interminables parties de piquet et de manille à la fin desquelles l'Anglais avait l'extrême bon goût de toujours perdre.

Le Borgne n'était pas jaloux. Il laissait Catiche en tête à tête avec M. Floche. Celui-ci faisait-il la cour à la bouquetière?.... On ne saurait l'affirmer. Il recherchait sa société, lui offrait toujours des petits verres de chartreuse et des grogs, mais jusqu'alors il n'avait point hasardé le plus petit mot de galanterie. Entre temps, il s'enquérait adroitement de ce qu'elle faisait, des endroits qu'elle fréquentait.... Il paraissait insister sur le Cirque.

Le Borgne aussi y était parfois employé comme homme d'équipe en extra...Il était pris là deux ou trois soirées par semaine. C'était toujours ça. Le reste du temps.... porteur à la Halle, ouvreur de portières, ramasseur de bouts de cigares.... Quoi encore?.... Cent un métiers, disait Catiche, et pas un de bon.... Mais enfin.... elle, de son côté, vendait ses fleurs... En somme, on vivait... et à la cave, quand les temps étaient par trop durs, quand on filait des séries à la noire, Barreau ne se montrait pas trop sévère sur le chapitre de l'ardoise.

—C'est égal,—ruminait le Borgne à Catiche,—je voudrais bien savoir ce qu'il a dans le ventre, ce bipède là...

Car si calme, si froid, si prudent que fût son ami Floche, le Borgne trouvait qu'il avait l'air de tourner autour du pot,—ainsi qu'il s'exprimait—et que l'Anglais passait son temps à peloter en attendant partie.

Interrogé sur ce qu'il faisait dans la vie, M. Floche avait répondu qu'il était employé à Bois-Colombes, chez un de ses compatriotes qui s'occupait de courses.

Pourquoi il venait si assidûment à la cave?.... Parce qu'il aimait les bons zigs et s'amuser en société.

N'importe, le Borgne le suivait de son œil unique, et Catiche aussi car, en ce glacial personnage, il y avait positivement quelque chose de mystérieux.

Bientôt, effectivement, M. Floche se laissa aller à certaines allusions transparentes, qui montraient bien qu'il cherchait à organiser un coup.

Mais un coup ordinaire, et pas de risques à courir.... et de la galette au bout.... La forte somme payée moitié avant, moitié après.

Et les yeux de Catiche de s'allumer de convoitise, et l'œil unique du Borgne de brûler d'un noir d'enfer.

Cependant les soirées s'écoulaient et M. Floche ne se déboutonnait toujours pas.

Mais un certain jour, M. Floche se montra à la cave plus tard que de coutume. Et il choisit pour s'asseoir une table écartée, tout au fond de la salle basse où Catiche et le Borgne vinrent le rejoindre. Et alors, après quelques tournées, les trois têtes se rapprochèrent; entre les lèvres minces de M. Floche, les mots passaient espacés, pareils à de légers souffles.... Et puis, il y avait des temps d'arrêts, des points de suspension, d'interrogation.

Le Borgne jouait serré.... Il y allait par petits mouvements de tête saccadés.....

—Ça se peut tout de même... Faut être malin.... Ça depend du prix....

Et l'autre sans doute énonçait la forte somme car Catiche se mettait à rire en disant à mi-voix:

—Dame, bien sûr... Si c'est comme ça.... ça peut....Après tout, c'est un coup d'adresse.... Faut seulement être malin.

—Et surtout,—répétait le Borgne,—pas un mot ici, — rapport que les aminches nous couperaient l'herbe sous le pied: ça pour sûr.... Ni rien à Barreau non plus..... Il g.... crie trop fort d'abord, cet animal-là...

Cependant les tours inédits de Foot-Dick avaient eu un succès fou à la représentation de la Gaité. Et le directeur du Cirque ayant été instruit par la presse qui proclamait de tous côtés l'incomparable et surprenante maestria avec laquelle Foot Dick avait gambadé et voltigé à travers les espaces, il n'était plus question que de recommencer ces incomparables exercices qui ne manqueraient pas de faire courir tout Paris.

Richard résolut de les corser encore et de les faire exécuter en partie par Mamzelle Miouzic.

Colette ne demandait pas mieux; guidée par Foot-Dick, elle était sûre d'elle même et aurait accompli avec une inébranlable sûreté tous les tours que son excellent ami lui eût indiqués.

[*A continuer*]

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS; GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt cinq sous la bouteille.